Zeitschrift: Revue historique vaudoise

Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie

Band: 123 (2015)

Artikel: Les vêtements liturgiques en Suisse romande du Moyen Âge à la Réforme

Autor: Piccolo-Paci, Sara

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-847128

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Sara Piccolo-Paci

LES VÊTEMENTS LITURGIQUES EN SUISSE ROMANDE DU MOYEN ÂGE À LA RÉFORME

Dans les années 1970 déjà, le sociologue Pierre Bourdieu avait écrit que le corps a toujours constitué le support de valeurs symboliques spécifiques en affirmant qu'il est « une entité non terminée qui se développe en lien avec différentes forces sociales, et s'intègre dans celles-ci en maintenant les inégalités sociales.[1] » De fait, toutes les sociétés du monde chargent le corps d'une large palette de valeurs et conditions sociales, culturelles et économiques ; chaque culture a développé une idée précise du corps et de ses représentations, idée qui s'exprime souvent à travers l'habit et tout ce qui peut être défini comme habillement.

Nous « construisons » nos vêtements – par nos goûts personnels, par les nécessités sociales ainsi que par nos ressources financières – et, à son tour, notre façon de nous habiller « construit » l'image de nous-mêmes que nous présentons aux autres. Il ne s'agit pas d'une coïncidence si toutes les sociétés passées et présentes ont exercé un contrôle plus ou moins conscient sur la manière dont nous nous habillons. Les civilisations antiques avaient déjà parfaitement compris la valeur sociale des vêtements, qui étaient considérés comme une forme de communication non verbale. Ce n'est cependant qu'entre les XIIe et XVIe siècles que nous assistons à une progressive théorisation formelle de la valeur du vêtement en tant que « message » : il ne s'agit pas d'un hasard si cette même période a aussi vu naître les premières lois somptuaires, manuels de conduite et collections d'images consacrées à l'habillement des différents peuples autour du monde. Le comportement religieux et spirituel est également influencé par la société qui les façonne. Les habits et les textiles ont toujours joué un rôle central dans le développement des cérémonies, toutes cultures confondues, du fait de leur nature hautement communicative.

1 Pierre Bourdieu, *Grundlagen einer Theorie der symbolischen Gewalt. Kulturelle Reproduktion und soziale Reproduktion*, Frankfurt am Main : Suhrkamp, 1973, p. 76.

Le christianisme a hérité de plusieurs systèmes de représentation et de communication préexistants, particulièrement en ce qui concerne les signes d'autorité et de pouvoir, signes qui s'expriment par le biais des interactions entre forme, image et fonction.

LES VÊTEMENTS LITURGIQUES

Les vêtements liturgiques jouent incontestablement un rôle considérable en tant que marques d'autorité. Les habits ont toujours tenu une position prédominante dans l'aspect visuel des cérémonies de l'Église, comme nous pouvons le constater par exemple dans la description par Berold[2] d'une procession liturgique à Milan au XIIe siècle. Grâce au témoignage de Landolphe de Milan (XIe siècle)[3], nous savons que les ecclésiastiques sont vêtus avec des *«vestibus nitidi»*, *«polite ornate»*, *«plendebant ornatibus»*[4]. Nous apprenons également que le pape s'habille en grande tenue, portant la chape, à l'instar des cardinaux, des archiprêtres, des écolâtres *(magister scholarum)* et de ceux qui portent les objets sacrés comme la Croix d'or, l'Évangile et autres insignes *(insignae)*.

Les diacres et les sous-diacres portent l'aube blanche. Chaque vêtement occupe une fonction spécifique, et renvoie aux traditions anciennes et à leur symbolisme.

On peut identifier le pluvial *(pluviale)* comme le principal vêtement liturgique : il s'agit d'un manteau de cérémonie, qui descend jusqu'aux pieds et qui n'est pas destiné à l'usage de la messe, mais à celui de la procession ou des célébrations particulières (baptêmes, confirmations, bénédictions avec ostensoir, etc.). C'est un manteau large, ouvert sur le devant, tombant jusqu'aux pieds et arborant dans le dos une grande décoration représentant des armoiries. Souvent taillée dans des tissus onéreux, il arrive que la chape soit décorée par des broderies et des appliques. Symboliquement, elle évoque l'ouverture du paradis, c'est-à-dire la rétribution future des âmes pieuses.

La tenue utilisée par le prêtre pendant la messe est la chasuble (*casula*, *paenula*, *planeta*).

Il s'agit de l'évolution d'un manteau datant de la Rome antique utilisé pour les voyages, qui se ferme sur le devant et couvre entièrement le corps. Son usage liturgique a déterminé sa transformation morphologique entre les XIIe-XIIIe et XVe-XVIe siècles : de la forme de cloche originelle, elle a évolué vers une coupe plus rigide et plus étroite, dépourvue de manches et ouverte sur les côtés afin de garantir plus de commodité auprès de l'autel. Après le XVIe siècle, on trouve au moins quatre variantes nationales de la chasuble

2 Cité par Patrizia Carmassi, « Processioni a Milano nel Medioevo », in *Corti e Città. Arte del Quattrocento nelle Alpi occidentali,* Milan : Skira, 2006, p. 401.

3 Cité par Patrizia Carmassi, « Processioni a Milano… », art. cit., p. 401.

4 « Qui resplendissaient de leurs ornements, portant des habits et parés avec élégance ».

– romaine, allemande, espagnole et française – différant dans des détails tels que la forme de l'encolure, l'application de la croix sur le plastron ou dans le dos, ainsi qu'à la largeur des épaules. Symboliquement, on dit de la chasuble qu'elle représente la charité, suivant les paroles du pape Innocent III *« latitudo planetae significat latitudinem charitatis, quae usque ad inimicos extenditur »*[5] : elle est même appelée « la robe du Christ », symbolisant l'étreinte spirituelle entre le Sauveur, le prêtre et la communauté des fidèles.

La tunique appelée dalmatique est le vêtement assigné aux diacres. C'est une large tunique assortie de manches amples, ornée de deux fines bandes devant et derrière[6]. Ces bandes vont des épaules jusqu'à l'ourlet. Anciennement, la dalmatique était un parement luxueux, souvent donnée en cadeau à la cour impériale de Byzance. Quand elle était offerte au clergé, elle symbolisait le respect mutuel entre l'État et l'Église. Lorsque les papes l'ont attribuée aux diacres, elle est devenue leur propre vêtement liturgique. Sa signification symbolique semble particulièrement appropriée aux diacres car la dalmatique représente la pureté et l'innocence de tous ceux qui se dévouent aux autres, et renvoie à la *misericordia* (miséricorde) ainsi qu'à la *pietas* (piété) du Christ – vertus hautement recommandées pour les diacres. Elle demeure aussi un vêtement pour le service et pour cette raison les évêques la portent aussi sous la chasuble. La chasuble et la tunique (variante plus simple utilisée par les sous-diacres, avec des manches plus courtes et plus étroites) sont également considérées comme étant des « habits de joie », qui ne devaient pas être portés pendant l'Avent et le Carême sauf à l'occasion des dimanches *Gaudete et Letare*[7]. À certaines périodes, la dalmatique était utilisée comme habit funéraire, particulièrement par les papes et les évêques.

L'aube, ou « manteau » *(alba, camice, cotta)* est le dessous liturgique le plus courant. Depuis les premiers siècles de la chrétienté, elle a été utilisée par tout le clergé : elle est portée sous la chasuble et sous la dalmatique, et par tout le clergé à différentes occasions. L'aube est une tunique de lin, large et longue, en forme de « T ». Sa symbolique est liée à la purification, la transformation et l'incorruptibilité. Un bel exemplaire est préservé à La Valsainte de Charmey : il appartenait à saint Hugues et présente l'inscription « I (n) OR (ati) O (ne) »[8].

5 « La majesté de la chasuble signifie la grandeur de la charité qui s'étend aux ennemis mêmes ». Innocent III, *De Sacro Altaris Mysterio*, libri VI, caput LVIII (PL CCXVII, 795).

6 *Ibid.*, caput LVI.

7 Le *Gaudete*, du nom du cantique chanté le troisième dimanche de l'Avent ; le *Letare* est entonné le quatrième dimanche de Carême, avant Pâques.

8 « En prière ». Voir aussi Ansgar Wildermann, Agostino Paravicini Bagliani, Véronique Pasche, *La visite des églises du diocèse de Lausanne en 1453*, Lausanne : Société d'histoire de la Suisse romande, 1993, pp. 83-108, (*Mémoires et documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande*, 3e série, t. XIX).

LA SUISSE ROMANDE EN TANT QUE « RÉSEAU » CULTUREL

Considérons à présent le cas particulier de la Suisse romande. Tout au long de l'histoire, la Suisse et la Suisse romande en particulier ont été un centre de passage et de rapprochement pour les populations, les biens, les idées et les opinions. À cet égard, elle compte parmi les endroits les plus riches de la région alpine du point de vue de la culture et de l'innovation.

Le mélange qui en a découlé a permis une culture locale intense qui a apporté une contribution remarquable à l'histoire de l'Église et à celle de la pensée religieuse occidentale, en particulier dans la période qui s'étend de l'an 1000 à 1500, époque que nous allons examiner à présent.

Durant le Moyen Âge, le territoire compris approximativement entre Genève, Bâle et Zermatt a constitué un nœud stratégique sur les plans culturel et économique, mais aussi d'un point de vue politique. Entre les territoires franco-bourguignons, les cantons suisses, le duché de Savoie et la maison de Habsbourg, cette zone a été fragmentée et assujettie à des influences et dominations politiques diverses jusqu'à son absorption par les Ligues confédérées. Ses routes se trouvent par ailleurs sur les lignes principales qui relient le Jura et les Alpes ainsi que la France à l'Italie.

Il ne faut pas non plus oublier les fructueux échanges artistiques et culturels soutenus par les nombreux mécènes du lieu[9]. Depuis le début du XVe siècle, la cour de Savoie, qui possède aussi une large partie du Pays de Vaud, s'est intéressée aux nouvelles formes d'art en provenance de Bourgogne[10]. De nombreux témoignages attestent de ces échanges à l'exemple, du sculpteur hollandais Claus de Werve que nous retrouvons dans les livres de compte du trésor de Savoie pour l'année 1408 ou, plus tard, de celle du sculpteur Jean Prindale qui est ensuite resté longtemps à Chambéry. Le même Prindale a travaillé à Genève en 1414 sur les stalles de bois de la Collégiale Saint-Pierre et sur la tombe de l'évêque Jean de Brogny, malheureusement détruite ultérieurement. À Chieri comme à Chambéry, des maîtres de Milan ont aussi été mis à contribution. Cette présence d'artistes reconnus confirme les influences culturelles plurielles et éminentes qui ont parcouru notre région.

Enfin, on ne négligera pas de signaler que lors de son pontificat (1378-1394), l'antipape Clément VII, né Robert de Genève, a fait venir à Avignon de nombreux prélats de Rome qui étaient des amis ou de simples relations d'affaires. Ces liens affectifs et culturels ont certainement laissé leur empreinte sur les échanges artistiques ainsi que sur le commerce des marchandises, lequel inclut également les vêtements et objets liturgiques.

9 *Corti e Città. Arte del Quattrocento…*, *op. cit.*, pp. 235-237.

10 Silvia Piretta, « La scultura », in *Corti e Città. Arte del Quattrocento…*, *op. cit.*, pp. 235-237.

Broderie sur le dos de chape (chaperon) représentant l'Eucharistie. Il s'agit des restes d'une chape réalisée à la demande de Jacques de Savoie pour la cathédrale de Lausanne. Flandres, vers 1463-1478.

Le Musée d'histoire de Berne conserve les armoiries et les morceaux d'une étole comportant des images des sept sacrements : une chape avec des appliques de tissus brodés est évoquée dans l'inventaire de la cathédrale de Lausanne comme « une cappe de veluz carmesyn toute brochee en or avecque son anfray armorisee des armes de Savoy que l'on appelle de Romont »[11]. Il s'agit des restes d'une chape réalisée à la demande de Jacques de Savoie pour la cathédrale Notre Dame de Lausanne vers 1465-1478. Ces « peintures à l'aiguille », remarquables par leur beauté et leur finesse, sont de précieux témoins des relations entre la maison de Savoie et la ville de Lausanne.

Mais cette conjoncture n'a pas seulement été source de richesses et féconde en termes d'influences artistiques et religieuses : elle a aussi créé des tensions considérables et des conflits. Après la conquête du Pays de Vaud par Berne en 1536 et le passage à la Réforme, le trésor de la cathédrale de Lausanne a été transporté à Berne[12]. La sécularisation a aussi bien touché les couvents, les églises que les chapitres à travers le pays. Dans les contrées réformées de Suisse romande, la situation a été particulièrement complexe, affectant presque tous les droits seigneuriaux, les libéralités, les bénéfices, ainsi que les biens tels les meubles et les immeubles, y compris les ustensiles sacrés – qui ont été en grande partie détruits ou dispersés.

L'ÉGLISE ET LE TERRITOIRE

Sur ce territoire évangélisé précocement où l'Église catholique a toujours eu une forte présence, les représentations ecclésiastiques, abbayes, hôpitaux, couvents et églises abondent[13]. Même au niveau des modèles de sainteté, qui suivent leur propre évolution historique et sociale, la Suisse romande égale d'autres régions tout aussi anciennes[14]. Ainsi, comme une sorte d'« échelle vers le ciel » idéale, nous trouvons saint Maurice (IIIe siècle), le saint martyr ; saint Imier (VIe-VIIe siècles), le saint ermite ; saint Théodore (Théodule) de Sion (V^e^-VIe siècles), saint Marius d'Avenches (VIe siècles) et saint Boniface de Lausanne (XIe-XIIe siècles), les évêques-saints ; saint Germain de Granfelden

11 *Inventaire de la Cathédrale de Lausanne, 1536,* cité par Elena Rossetti Brezzi, « La Savoia subalpina e la Fiandra : le prime reazioni alla ‹ maniera moderna », in *Corti e Città. Arte del Quattrocento…, op. cit.*, pp. 289-291.

12 Voir Martin Schmitt, Jean Gremaud abbé, *Mémoires historiques sur le Diocèse de Lausanne,* Fribourg : J. L. Piller, II, 1859 ; *Cathédrale de Lausanne, 700e anniversaire de la consécration solennelle, catalogue de l'exposition,* Lausanne : Musée historique de l'Ancien-Evéché, 1975 ; Catherine Kulling, *L'ancien Évêché de Lausanne,* Berne : Société d'histoire de l'art en Suisse, 1991 ; Nicolas Bock, Peter Kurmann, Serena Romano, Jean-Michel Spieser (éds), *Art, Cérémonial et Liturgie au Moyen Âge, actes du colloque de 3e Cycle romand de Lettres, Lausanne-Fribourg, 24-25 mars, 14-15 avril, 12-13 mai 2000*, Rome : Viella 2002, (*Études lausannoises d'histoire de l'art,* 1).

(VIIe siècle), abbé de Moutier-Grandval, et saint Adalgott (XIIe siècle), abbé de Disentis : tous ces derniers étant des saints prélats. Finalement, saint Nicolas de Flue (XVe siècle), un saint complexe et multiforme qui a fini sa vie en ermite après avoir été soldat et père de famille.

D'un point de vue politique, de nombreuses autorités ecclésiastiques se sont formées en Suisse romande jusqu'à la Réforme, à l'instar des évêchés de Genève, Lausanne et Sion, alors que d'autres chapitres et abbayes ont été élevés à un rang princier, mais ne sont pas parvenus à établir une seigneurie ecclésiastique durable. Du fait de leur importance stratégique, ces seigneuries ecclésiastiques étaient presque toujours occupées par les descendants des familles dominantes locales, mais il existait aussi des cas où ces places étaient assignées à d'autres acteurs politiques, dont des personnages célèbres tels que Giuliano della Rovere, le futur pape Jules II, qui a été nommé simultanément évêque de Carpentras, Albano, Ostie, Bologne, Avignon et Lausanne, selon la volonté du pape de placer un homme de confiance à ces postes stratégiques.

Concernant l'aspect qui nous intéresse ici, c'est-à-dire les vêtements et objets liturgiques de la région, l'une des périodes les plus intéressantes reste probablement celle qui s'étend de la montée en puissance des évêchés (XIIe siècle) au Concile de Bâle (1431), jusqu'à l'abdication en 1449 de l'antipape Félix V, né Amédée VIII de Savoie, en faveur de Nicolas V (1447-1455). La seconde période comprend les années 1520-1540, soit juste après les guerres engendrées par la Réforme, lorsque la majorité des trésors liturgiques est soit détruite, soit emmenée à Berne, laissant à l'historien une masse d'informations chaotiques.

Les plus hautes figures ecclésiastiques de cette longue période sont souvent les fils cadets des familles dominantes. Parmi celles dont sont issus les évêques de Lausanne, on peut inclure par exemple les rois de Bourgogne, les Champvent, les Menthonay[15], les Challant (qui donnèrent de nombreux évêques à Aoste également), les La Palud de Varambon, les Saluces, les Prangins, les Chuet du Dauphiné, les de la Rovère, les Montferrand en Bugey, les Montfalcon de Flaxieu[16]. Ces mêmes familles sont également

13 (Note de la p. 22.) Voir Jean Morlet, *L'art médiéval en Suisse romande du milieu du XIIe siècle au début du XVIe siècle : études sur les influences françaises dans les anciens diocèses de Genève et Lausanne*, Paris : École du Louvre, (thèse de doctorat), 1950, pp. 154-161 ; Werner Meyer, *Die Schweiz in der Geschichte 700-1700*, Zurich : Silva-Verlag 1995 ; Gilbert Coutaz, « L'Abbaye de Saint Maurice d'Agaune autour de l'an Mil », in *Vallesia*, 52, 1997, pp. 3-12 ; Agostino Bagliani Paravicini, Jean-Daniel Morerod *et al.* (dir.), *Les Pays Romands au Moyen Âge*, Lausanne : Payot, 1997.

14 (Note de la p. 22.) Daniel Thurre, « Le culte des saints sur territoire helvétique : dossier hagiographique et iconographique », in *Revue suisse d'art et d'archéologie*, 49, 1992, pp. 1-6.

15 Roger-Charles Logoz, « Le cardinal Jacques de Menthonnay », in *RHV*, 110, 2002, pp. 101-106.

d'importants mécènes, des protecteurs des arts et des lettres, des collectionneurs enthousiastes et presque toujours de grands lettrés. Cette disposition à l'égard du mécénat est courante dans les grandes familles conscientes que l'art pouvait être un puissant outil de communication et de propagande personnelle, mais également utile au salut des âmes[17]. Pour toutes ces raisons, les évêques, clercs et ecclésiastiques ont occupé un rôle important dans le processus de développement d'une forte identité chrétienne et européenne, laquelle s'est finalement imposée, malgré les schismes, les tensions et les réformes.

LES RELIQUES ET LES TEXTILES

Le culte des reliques représente une force fédératrice idéale au sein de la communauté des croyants, mais légitime également le pouvoir d'une famille ou d'un seigneur local. Il subsiste en général des traces écrites lorsqu'un évêque arrive à destination, ou quand des événements extraordinaires requièrent une protection spéciale. Cela est arrivé notamment après l'incendie de Lausanne en 1235 : pour lever les fonds nécessaires à la reconstruction de la ville, un groupe de prédicateurs a été mandaté par Boniface de Clutinc, évêque de Lausanne entre 1231 et 1239, et ancien écolâtre de Cologne, pour porter en procession les reliques de Notre Dame de Lausanne vers les différentes villes du diocèse[18].

Après les années troubles du Concile de Constance (achevé en 1418), beaucoup de prélats qui y assistaient étaient forcés de rester éloignés de leurs possessions. Mais, de fait, ils tentaient de rester en contact avec elles, au moins pour ce qui était de la dévotion et de l'art. L'évêque d'Aoste, Oger Moriset[19], a commandé depuis Constance le reliquaire de saint Grat, patron de son diocèse, en collaboration avec François Challant, seigneur de Montjovet (1415). Cet intérêt pour les reliques n'était pas le fruit du hasard : elles constituaient un moyen d'ancrer la population dans le territoire et d'accroître le prestige d'une communauté et de ses prélats, ainsi qu'un outil appréciable pour collecter des fonds.

16 (Note de la p. 23.) Voir aussi Patrick Braun, *Le diocèse de Lausanne (VIe siècle-1821) de Lausanne et Genève (1821-1925) et de Lausanne, Genève et Fribourg (depuis 1925)*, Bâle/Francfort-sur-le-Main : Helbing & Lichtenhahn, 1988, pp. 121-150 (*Helvetia Sacra* I/4 : Archidiocèses et diocèses IV).

17 Voir Agostino Paravicini Bagliani, *Les Manuscrits enluminés des comtes et ducs de Savoie*, Turin : Einaudi, 1990 ; Nicholas Schätti, « Chapelles funéraires de quelques églises de l'ancienne Savoie du Nord au XVe siècle », in *Art, Cérémonial et Liturgie au Moyen Âge…*, *op. cit.*, pp. 595-610.

18 Patrick Braun, *Le Diocèse de Lausanne…*, *op. cit.*, pp. 199-120.

19 Daniela Platania, « Oger Moriset : l'intraprendenza di un vescovo », in *Corti e Città. Arte del Quattrocento…*, *op. cit.*, pp. 261-263.

Dès lors, il n'est pas surprenant qu'au cours de ses recherches sur les textiles dans les cloîtres et les églises de Suisse, Brigitta Schmedding ait découvert de nombreux exemples de tissus préservés depuis des temps reculés pour contenir les reliques funéraires des saints, ou, du moins, être en contact avec celles-ci[20]. L'origine de ces tissus témoigne du vaste réseau d'échanges allant jusqu'au pourtour méditerranéen. Ceux conservés dans la riche collection de fragments et de reliquaires en tissu de l'abbaye de Saint-Maurice proviennent de Byzance, de Perse, de Rome et d'autres cités italiennes, d'Égypte, de Syrie, d'Espagne et même d'Asie centrale[21]. Parmi ces pièces, plus de quarante à la basilique de Valère, de Sion[22], une grande partie provient d'Espagne, mais aussi d'Allemagne et de France : les tissus italiens et byzantins ne manquent pas à l'appel, et on trouve même un échantillon d'origine chinoise[23]. Certains reliquaires textiles étaient ornés de broderies, témoignant que même si les tissus avaient des provenances diverses, leur confection était locale[24].

Cette fabrication locale est attestée par un document mentionnant qu'en 1428, l'évêque Oger Moriset a ordonné l'achat par le chapitre de la cathédrale d'Aoste d'une pièce de damas bleu et or de Perse, acquise à Rome. Avec celle-ci ont été confectionnées deux chapes *« foderate de tela eiusdem coloris vel quasi »*[25].

Même les dénommées « chaussettes pontificales » de saint Didier, à l'église paroissiale Saint-Marcel de Delémont[26], sont faites à partir de lampas de soie byzantine.

LA MODE LITURGIQUE DANS LA DOCUMENTATION

Il est extrêmement difficile aujourd'hui de reconstruire l'histoire des vêtements liturgiques[27], particulièrement dans leur matérialité[28]. Les originaux ont été le plus souvent

20 Brigitta Schmedding, *Mittelalterliche Textilien in Kirchen und Klöstern der Schweiz*, Berne : Stämpfli, 1978.

21 *Ibid.*, cat. N° 148, p. 178.

22 *Ibid.*, pp. 234-301.

23 *Ibid.*, cat N° 267a, pp. 283-284.

24 *Ibid.*, cat. N° 159, cat. N° 160, pp. 189-190 ; cat. N° 277, p. 293.

25 « Doublées d'étoffe de même couleur ou proche », *Liber Secreti*, registre des dépenses du chapitre de la cathédrale d'Aoste – Aosta, Archivio Capitolare, inv. 32B L01.17, cité par Daniela Platania, « Oger Moriset : l'intraprendenza di un vescovo », art. cit., pp. 261-263.

26 Brigitta Schmedding, *Mittelalterliche Textilien…*, *op. cit.*, pp. 96-102.

27 Voir Pauline Johnstone, *High Fashion in the Church*, Leeds : Maney, 2002 ; Sara Piccolo Paci, *Storia delle vesti liturgiche, forma, immagine e funzione*, Milan : Ancora, 2008.

28 Voir Mechtild Flury-Lemberg, *Vier mittelalterliche Glockenkaseln und ihre Konservierung*, Riggisberg : Abegg-Stiftung, 1987 ; Saskia Durian-Ress, *Textilien Sammlung Bernheimer, Paramente 15.-19. Jahrhundert*, Munich : Hirmer Verlag, 1991 ; L. von Wilckens, *Mittelalterliche Seidenstoffe*, Berlin : Staatliche Museen, 1992 ; Annalisa Galizia, *I riti e le stoffe : vesti liturgiche e apparati processionali nel Canton Ticino dal XV al XX secolo*, Lugano : Fidia edizione d'Arte, 2002.

dispersés ou détruits par l'œuvre du temps ou des hommes. Les documents, quand ils existent, citent des objets qu'il n'est que difficilement possible d'identifier. Quant aux images, qui peuvent être considérées comme une source plus accessible, elles n'en demeurent pas moins équivoques et trop peu réalistes pour une recherche sur la mode et les vêtements tels qu'ils ont existé[29]. La meilleure solution est encore de se montrer le plus objectif possible, en gardant à l'esprit les limites et en essayant d'accéder au plus grand nombre de sources possibles afin de les comparer.

En considérant la vie des ecclésiastiques, nous devons prendre en compte leur grande mobilité. Ils n'étaient pas résidents permanents dans les lieux qui leur avaient été attribués, et ils pouvaient officier à des endroits très différents tout au long de leur existence. Certains ont même pu occuper simultanément plusieurs dignités à l'instar de Giuliano della Rovere, le futur pape Jules II, qui dirigea plusieurs évêchés en même temps. Cela a eu des conséquences directes sur la dispersion des vêtements liturgiques. Par exemple, dans le testament détaillé de l'évêque Hugues Aycelin de Montaigut (1230-1298)[30], on constate qu'en dehors des donations en argent et en terres, il distribue aussi de nombreux vêtements. Egalement connu sous le nom d'Hugues de Billom, ce dominicain a été professeur de théologie à Paris, Orléans, Rouen et Auxerre, avant de s'installer à Viterbe puis à Rome, où il est décédé. Il a été appointé cardinal-évêque d'Ostie et Velletri, puis cardinal-prêtre de Sainte-Sabine à Rome. Si son corps a été inhumé à Sainte-Sabine, il existe un second monument dans l'église dominicaine de Clermont. Son testament est représentatif de la manière dont les biens personnels d'un cardinal ou d'un évêque étaient répartis après leur mort. Dans ses dernières volontés, le cardinal Hugues prévoit la distribution de l'aumône à plusieurs institutions avec lesquelles il conserve des liens probablement affectifs, comme l'église et l'abbaye de Clermont dont il est originaire, ou les couvents des frères prêcheurs à Paris, où il a sans doute étudié. Il laisse aussi un legs particulier pour le couvent romain où il souhaite être enterré, et aux églises de Velletri, Ostie et Viterbe où il a officié comme évêque. À ses frères dominicains, il octroie des livres, des vêtements et de l'argent. Il distribue par ailleurs pas moins de vingt-trois vêtements liturgiques[31]. Il lègue ainsi une chape *« cum imaginibus, in qua describitur stirps Iesse, quam rex Anglie misit nobis »*[32] à l'archevêque de Narbonne,

29 Voir Eveline Wetter (éd.), *Iconography of Liturgical Textiles in the Middle Ages*, Riggisberg : Abegg-Stiftung, 2010.

30 Agostino Paravicini Bagliani, *I testamenti dei cardinali del Duecento*, Rome : Società Alla Biblioteca Vallicelliana, 1980, pp. 276-320, (*Miscellanea della Società romana di storia patria* 25).

31 Agostino Paravicini Bagliani, *I testamenti dei cardinali…*, *op. cit.*, pp. 298-317.

32 « avec des images qui illustrent la lignée de Jésus, données à nous par le roi d'Angleterre. »

une autre brodée d'*opus anglicanum* à son frère abbé de Clermont, et il rend une troisième *« cum perlis et bestiis et avibus de filo aureo super samitum violaceum »*[33] à son frère Gilles Aycelin de Montaigut, également évêque, qui la lui avait offerte. Les églises, couvents, chapelles et hôpitaux reçoivent des vêtements d'un autre genre : il donne à l'église Saint-Cerneuf de Billom une aube *« de dyapro cum colombis »*[34] ainsi que *« dalmaticam, tunicellam, et capam, et casulam albam cum bestiis et avibus aureis »*[35] dont il dit qu'il les avait reçues de Landolphe, patriarche de Jérusalem. Aux couvents de Rouen, Viterbe, Montaigut, Bressoleria, Ostie, Velletri et Clermont, il offre au moins une chasuble ou une chape et parfois davantage.

On peut imaginer, et cela est confirmé par d'autres documents[36], que la majorité des vêtements liturgiques, étudiés comme autant de précieux témoins du passé, ont connu des destins similaires[37] ; ce nomadisme des vêtements liturgiques pose de nombreux problèmes aux chercheurs qui essayent de déterminer leur provenance, leur histoire et les raisons qui les ont amenés à un emplacement plutôt qu'à un autre. Ces habits mettent ainsi non seulement en lumière le réseau culturel international qui caractérisait les charges ecclésiastiques et laïques[38], mais également l'importance octroyée à ces vêtements, symboles de spiritualité, d'amitié et de pouvoir.

En 1536, après la conquête du Pays de Vaud par les Bernois, le trésor de la cathédrale de Lausanne a été amené à Berne comme un trophée[39]. Bien que la majorité de ces textiles, brodés ou tissés de fils d'or, ait été immédiatement brûlée afin d'en récupérer le précieux métal, certaines pièces parmi les plus belles ont été néanmoins conservées et font maintenant partie des collections du Musée d'histoire de Berne, à l'instar d'une splendide broderie ayant appartenu autrefois à l'évêque de Lausanne Aymon de Montfalcon (vers 1440-1517)[40], et montrant des représentations de prophètes,

33 « avec des perles, des animaux et des oiseaux en fil d'or brodé sur un velours de couleur violacée. »

34 « de jaspe avec des colombes. »

35 « qu'une dalmatique, une tunique et une chape blanche, avec des animaux et oiseaux dorés. »

36 Valentina Brancone, *Il tesoro dei cardinali del Duecento, Inventari di libri e beni mobili*, Florence : Sismel-Galluzzo, 2009.

37 Michael Carter, « Remembrance, Liturgy and Status in a Late Medieval English Cistercian Abbey : the Mourning Vestment of Abbot Robert Thornton of Jervaulx (1510-33) », in *Textile History*, 41, 2, 2010, pp. 145-160.

38 Voir *Charles le Téméraire, fastes et déclin de la cour de Bourgogne*, Bruxelles : Fonds Mercator/Zurich : Neue Zürcher Zeitung, 2008 ; C. Buss (éd.), *Seta Oro e Cremisi, segreti e tecnologia alla corte dei Visconti e degli Sforza*, Milan : Silvana, 2009.

39 Voir Martin Schmitt, Jean Gremaud, *Mémoires historiques…, op. cit.* ; *Cathédrale de Lausanne 700e anniversaire…, op. cit.*

40 Voir Annemarie Stauffer, *D'Or et de Soie ou le Voies du Salut. Les ornements sacerdotaux d'Aymon de Montfalcon, évêque de Lausanne*, Berne : Musée d'histoire de Berne, 2001.

Chasuble de tissu d'or et de broderies provenant des parements liturgiques offerts par Aymon de Montfalcon à la cathédrale de Lausanne. Elle est illustrée sur le devant d'une scène représentant la conception de Marie avec au-dessus la devise de l'évêque *«SI QUA FATA SINANT»*. La deuxième scène représente la présentation de Marie au Temple. Italie et Flandres, premier quart du XVIe siècle.

Dalmatique provenant des parements liturgiques offerts par Aymon de Montfalcon à la cathédrale de Lausanne. Sur fond de brocard, on distingue sur cet habit destiné au diacre des figures de saints et d'apôtres ainsi que les armes de l'évêque. Italie et Flandres, premier quart du XVIe siècle.

de saints et d'épisodes de la vie de Jésus. Le style et la technique de cette dernière font de cette œuvre réalisée vers 1515 un admirable témoin du milieu culturel de cette époque, dont l'inspiration et les références la rapprochent des Flandres (plus exactement de Bruxelles, où les vêtements liturgiques étaient confectionnés) et des nouveautés issues de la Renaissance italienne, car le tissu lui-même a été fabriqué en Italie.

Parmi les autres vêtements de l'évêque, on trouve des chapes liturgiques qui ont survécu au pillage et qui sont encore conservées à Berne. La plus grande partie de celles-ci est faite de soies italiennes : damas, brocarts et soies somptueuses, ainsi que des velours d'or, le plus souvent réalisés à Florence[41].

41 *Charles le Téméraire…, op. cit.*, cat. No 56, 57, 87, pp. 236 et 273.

LES VÊTEMENTS LITURGIQUES COMPORTENT UNE DIMENSION IDÉOLOGIQUE

Dans les images les représentant, les prélats et les clercs mettent en exergue leur statut et leurs préférences idéologiques à travers le choix de leur habit.

La chapelle funéraire du doyen puis évêque de Sion[42], Guillaume III de Rarogne, dans la basilique de Valère, en est une parfaite illustration. Évêque à partir de 1437, Guillaume était déjà connu, comme d'autres ecclésiastiques de la même époque, en tant que mécène d'œuvres religieuses et promoteur du culte des saints. Bien qu'éloigné des intrigues de la cour papale, il a introduit dans son diocèse l'art décoratif le plus raffiné. Il a d'abord sollicité le travail de l'artiste Pierre Maggenberg de Fribourg (1433-1439), puis un maître, encore anonyme à ce jour (identifié comme « le maître de Guillaume de Rarogne », de 1439 à 1447), qu'il a probablement rencontrés à l'occasion du concile de Bâle.

Pour sa chapelle, Guillaume a reçu du pape Eugène IV les reliques de saint Sébastien et saint Fabien, et a aussi obtenu celles de saint Guillaume. Dans la basilique de Valère, il a obtenu une nef décorée comme une chapelle funéraire, où il est peint deux fois : l'une comme un donateur – comme un doyen avec une aumusse – et l'autre comme un gisant – avec aube, tunique et aumusse ; saint Sébastien, à ses côtés, est également figuré deux fois. Finalement, il est représenté sur la pierre tombale, cette fois-ci comme un évêque avec une mitre et un bâton pastoral. Bien que les travaux dans la chapelle aient commencé bien avant son accession à l'évêché – ce qui explique qu'il soit représenté en doyen – Guillaume, a continué à s'en occuper en tant qu'évêque. Dans la même chapelle, il est immortalisé comme donateur grâce à un bras-reliquaire des saints Sébastien et Fabien, et à la mitre et au bâton pastoral de son prédécesseur Andrea des Benzi, objet maintenant perdu[43]. Même si Guillaume aurait pu faire modifier ses attributs sur la fresque après avoir été nommé évêque, il choisit de conserver les précédentes représentations de lui en doyen. Ce n'est que sur la pierre tombale qu'il ajoute son portrait en habits d'évêque. Cet agencement constitue probablement un message politique et spirituel à l'endroit du visiteur. Guillaume donne ainsi de lui l'image d'un évêque doté de l'âme d'un authentique doyen religieux, d'un ecclésiastique peu soucieux des signes extérieurs de puissance, mais d'un homme pieux et de haute spiritualité ainsi que le suggèrent les simples robes canoniques qu'il arbore sur ces fresques.

42 Brigitte Pradervand, Nicolas Schätti, « Il vescovo di Sion Guillaume III de Rarogne e l'arte nel Vallese nel secondo quarto del XV secolo », in *Corti e Città…*, *op. cit.*, pp. 273-277.

43 Voir Jean Gremaud, « Documents relatifs à l'histoire du Valais », in *Mémoires et documents de la Société d'histoire de la Suisse romande*, 39, N° 3032, 1898, pp. 447-448.

CONCLUSION

La culture, qui comprend l'histoire de la mode, aide à renforcer l'identité d'une personne, d'un lieu ou d'une nation. Elle constitue la base de l'estime personnelle et contribue à la prise de conscience de nos ressources et de nos capacités. Elle est un renfort immatériel qui contribue aux relations interpersonnelles et permet à chacun de développer une vraie compréhension de l'autre et des diverses opinions.

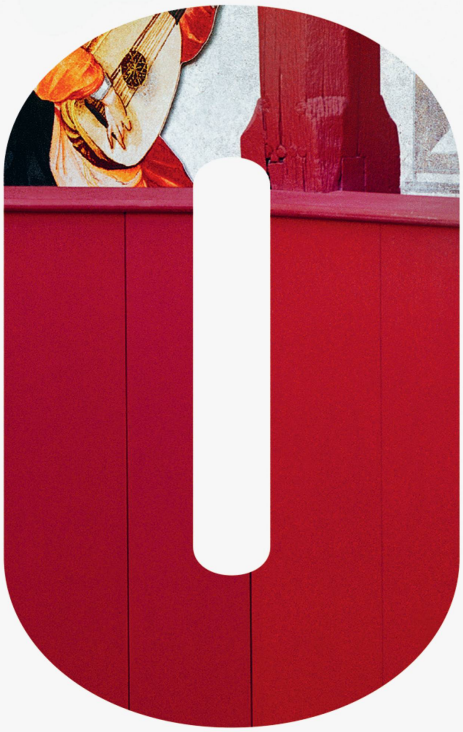
En dépit de certains a priori au sujet des anciens vêtements, qui sont souvent négligés du fait de leur désuétude, nous devrions considérer leur importance, non seulement en termes d'étude pratique (par exemple pour leurs matériaux et les techniques de fabrication), mais aussi, et surtout, pour leur portée historique et documentaire. Ils sont comparables à des « prières brodées » et représentent le résultat des liens entretenus entre la dévotion populaire et les savoirs nécessaires pour confectionner et broder un vêtement sacré. Les habits liturgiques manifestent souvent une évolution de la dévotion populaire, les liens entre les institutions et le peuple ou entre les autorités et la propagande, et même l'imagerie qui sous-tend la catéchèse et le pouvoir. Finalement, ils ont aussi une valeur anthropologique puisqu'ils témoignent des rituels, des symboles, des images sacrées et de l'évolution historique des pratiques.

La situation géographique et politique de la Suisse romande fait de cette région un observatoire privilégié du champ de l'histoire de l'Église en général – et de celui des vêtements et des textiles liturgiques en particulier – aussi bien sous l'angle matériel que symbolique tout en démontrant les échanges de cette région avec le reste du continent européen. La grande variété de vêtements dans notre contrée témoigne également de la mobilité et de l'ouverture d'esprit des ecclésiastiques d'alors en ce qui concerne les relations politiques et culturelles.[44]

44 L'auteure exprime sa gratitude envers tous ceux qui l'ont aidée et soutenue au cours de ses recherches, notamment : la fondation Abegg, en particulier Mme Bettina Schor ; le chanoine Olivier Roduit de l'Abbaye de Saint-Maurice ; la Bibliothèque de la Faculté de théologie d'Italie centrale à Florence ; Mme Anna-Lina Corda, directrice du Musée suisse de la Mode ; Mme Catherine Kulling, conservatrice du Musée historique de Lausanne ; M. Olivier Meuwly pour son invitation au colloque et pour sa gentillesse ; Mme Aline Minder et son site [www.vestimentarium.com] ; Mme Flora Tarelli et le Musée d'histoire de Berne. L'auteure souhaite enfin remercier sa famille, qui l'aide et la soutient avec générosité et dévouement.

CHÂTEAU DE NYON

PLACE DU CHÂTEAU
1260 NYON, SUISSE
WWW.CHATEAUDENYON.CH



1 VILLE
3 MUSÉES

Photo : Nicolas Spuhler

LE CHATEAU DE NYON

VILLE DE NYON

CHÂTEAU DE NYON
MUSÉE ROMAIN
MUSÉE DU LÉMAN